White Girls

Du même auteur

Les Femmes
Éditions de l'Olivier, « Les Feux », 2019

HILTON ALS

White Girls

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clélia Laventure

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez McSweeney's en 2013
sous le titre : *White Girls*.

ISBN 978.2.8236.0811.3

© Hilton Als, 2013.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2022.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un soir un comédien me demanda d'écrire une pièce qui serait jouée par des Noirs. Mais, qu'est-ce que c'est donc un Noir ? Et d'abord, c'est de quelle couleur ?

Jean Genet

I know these girls they don't like me
But I am just like them.

The Roches, « The Married Men »

TRISTES TROPIQUES

Monsieur ou Madame (ainsi que je l'appellerai), assis sur le promontoire de notre village, s'absorbe dans ses amours cinématographiques. Le même vieux film se rejoue dans sa tête. Les stars s'y embrassent à en perdre haleine, c'est le grand amour. Il aime ce genre de films : le gars cinématographique embrasse la fille cinématographique et ils ne font qu'un. J'écoute Monsieur ou Madame m'exposer en détail tel ou tel scénario de film et je me cherche dans le moindre de ses mots. Je n'ai pas vraiment envie d'exister en dehors de sa pensée et de sa considération. Je suis persuadé que les contes cinématographiques de Monsieur ou Madame sont sa manière de me dire que lui et moi ne faisons qu'un ; c'est un romantique, mais il parle peu. Il dit : La fille cinématographique triomphe de ses réticences vis-à-vis du gars cinématographique et nous savons dès lors qu'ils seront amoureux pour la vie. (Il ne m'a jamais raconté cette partie de l'histoire. Il n'a jamais utilisé cette succession exacte de mots.) Quel est ce « nous » auquel Monsieur ou Madame se réfère ? Et

qu'est-ce qu'ils « savent » ? Apparemment, je suis hors champ pour lui. Quand je ne parviens pas à me retrouver dans ce que Monsieur ou Madame dit, le monde tel que je le connais disparaît presque, emporté, vague après vague, par une peur gris océan : comment peut-il avoir une pensée, un sentiment, sans moi ? Comment puis-je être un nous sans lui ?

À vrai dire, je ne suis plus tout à fait moi ces derniers temps, voire depuis longtemps. Au cours des trois décennies, ou plus, depuis lesquelles Monsieur ou Madame – disons MM – et moi sommes amis, je me suis, dans une certaine mesure, peu à peu senti devenir lui. J'ai adopté ses intonations de voix, son végétarisme et sa candeur. Il est mon deuxième, mais plus durable, nous. Cela n'est pas advenu sans son lot de cacophonie relationnelle. J'ai passé un temps considérable à tenter de comprendre – à la manière aveugle, maladroite, et en fin de compte solipsiste dont la plupart d'entre nous s'efforcent de verbaliser pourquoi l'être aimé est devenu justement cela – comment MM en est venu à m'occuper l'esprit comme personne d'autre sur Terre.

Les métaphores nous nourrissent. Un temps, avant que nous soyons considérés comme un « Oh, vous deux ! », j'ai eu l'impression que MM était ma « moitié » archaïque et éculée. Presque dès la première seconde, j'ai eu envie de « ne former plus qu'un » avec lui, à la manière d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon. Nous ne sommes pas amants. C'est presque comme si je l'avais rêvé – mon adorable jumeau, pareil à moi mais différent. Je m'accroche à cette histoire dans *Le Banquet*, celle des deux moitiés qui s'unissent avec

« un extraordinaire sentiment d'affection, d'apparentement et d'amour ; l'un et l'autre refusent, pour ainsi dire, d'être séparés, ne fût-ce que pour un peu de temps[1] » car je ne veux rien savoir de plus. Comme la plupart des gens, je réagis aux histoires qui me parlent de qui je suis ou souhaite être, mais comme si c'était reflété dans les yeux d'un autre personnage. Malgré tout cela, je sais que je finirai par perdre MM de vue. Cela m'est déjà arrivé. Au profit du cinéma et des baisers de cinéma. De son amour des femmes. De son intérêt – contrairement à moi – pour les multiples facettes et manifestations du monde, de son immensité à sa multitude de vers. De ses opinions politiques. De ses divers sujets (il est photographe et réalisateur). De ses migraines. De son alcoolisme mondain. De son peu d'intérêt – contrairement à moi – à définir qui nous sommes. De son peu d'intérêt à parler de notre amitié – notre gémellité – à quiconque. De son peu d'intérêt – contrairement à moi – à rechercher la validation par autrui de ce qu'il pense ou éprouve.

Rien ne rend compte de notre association, à MM et à moi, et tout en rend compte. Nos biographies respectives et par conséquent l'addition de nos personnalités ne forment pas un nous. On a grandi dans deux parties du monde distinctes, dans deux types distincts de familles. Mais on partageait ceci : on avait chacun un papa, ce qui peut pousser à l'exode, y compris de soi-même. Toutefois, MM et moi nous sommes rencontrés à un moment où on s'était enfin abandonnés à cette énigme

1. Platon, *Le Banquet*, trad. Luc Brisson, Flammarion, 1998. (*Toutes les notes sont de la traductrice*.)

particulière ; elle nous était constitutive, ni plus ni moins. À l'époque où on s'est rencontrés, on brûlait de partager notre masculinité noire américaine avec quelqu'un qui comprenne la platitude de ces mots et leur insuffisance puisqu'ils ne parlaient pas de la manière dont cette masculinité était plus que mâtinée de Daisy Buchanan et de Jordan Baker, des femmes qui avaient passé leur « jeunesse de filles blanches » ensemble. On était aussi la première ligne de l'autobiographie de Joni Mitchell : « J'étais le seul homme noir dans la pièce. » On était aussi les complications superbement éculées de « Black Crow », la chanson de Joni Mitchell (1976) : « *There's a crow flying / black and ragged / tree to tree. / He's as black as the highway that's leading me. / Now he's diving down / to pick up on something shiny. / I feel like that black crow / flying / in a blue sky*[1]. » On était Barbara Smith et sa sœur jumelle, Beverly, leur féminisme et leur socialisme, et on comprenait dans leurs moindres nuances les propos de Barbara qui a coédité une anthologie intitulée : *All the Women Are White, All the Blacks Are Men, But Some of Us Are Brave : Black Women's Studies* (1982) [Toutes les femmes sont blanches, tous les Noirs sont des hommes, mais certains d'entre nous sont courageux : féminisme noir]. On était la drôle de « maladie » diagnostiquée par Eldridge Cleaver entre les femmes blanches et les hommes noirs et dont il parle dans ses mémoires, *Un Noir à l'ombre* (1968). Nos corps ne pouvaient jamais oublier

1. Un corbeau vole / noir et piteux / d'arbre en arbre. / Il est aussi noir que l'autoroute qui me guide. / Le voilà qui plonge / et attrape un objet brillant. / J'ai l'impression d'être ce corbeau / volant / dans un ciel bleu.

la folie qui s'empare du personnage de Louis Gossett dans le film *Le Propriétaire* (1970), lorsqu'il découvre que son épouse a pris pour amant le personnage-titre blanc : « Le bon Dieu n'a jamais connu l'horreur des cheveux crépus en Amérique. » Au fil de nos vies, on avait été, à tour de rôle, le propriétaire, Louis Gossett, et sa femme. On était tout autant « réalité *butch* » que « réalité ultraféminine » telles que définies par Jennie Livingston dans son indispensable film *Paris Is Burning* (1990). On était chaque mot de « Le racisme : discrimination sexuelle dans la famille de l'homme », dans l'ouvrage capital de Shulamith Firestone, *La Dialectique du sexe : Le dossier de la révolution féministe* (1970) sauf quand elle écrit : « De même que l'enfant, après la solidarité ressentie pour sa mère, doit bientôt transférer son identification de la mère au père en se dépouillant de tout ce qui est féminin, de même le Noir, afin d'être un homme, doit se dégager des liens qui le retiennent à la femme blanche ; s'il conserve quelque relation avec cette femme, elle ne peut être que dégradante[1]. » Notre drame commun reposait notamment – on l'a tout de suite compris – sur le fait qu'on ne s'est jamais séparés de nos mères, ce qui signifiait qu'on aimait les filles plus que le monde les aimait, à savoir plus qu'elles s'aimaient les unes les autres, et plus qu'elles s'aimaient elles-mêmes. On était les garçons jumeaux – l'un mort, l'autre pas – du roman fantastique de Thomas Tryon, *L'Autre* (1971). En bref, on était des Américains de couleur et de sexe masculin, une catégorie

1. Shulamith Firestone, *La Dialectique du sexe*, trad. Sylvia Gleadow, Stock, 1972.

de population difficile à cerner qui agaçait la plupart de nos concitoyens, qu'ils soient noirs ou blancs, hommes ou femmes, puisque l'Amérique n'est rien outre son goût pour les catégories. Mais, malgré la confusion du monde extérieur, on ne pouvait renoncer l'un à l'autre. Puisqu'on avait enfin trouvé quelqu'un qui parlait la même langue, on pouvait nommer qui on était, ce qui était un fait rarissime, au regard de l'expérience que d'autres que nous, nos semblables – eux aussi des pièges à spectateurs –, avaient en matière de dénomination incorrecte, voire inexistante. Mais au fond, ce qui a insupporté notre public, c'est que notre amitié soit née du désir de chacun de susciter l'intérêt de l'autre. On refusait que le monde s'en mêle.

MM avait déjà été un nous avant de me rencontrer. Il disait : Qu'est-ce qui existe, à part les autres ? Il a emmené au ciné quantité de ses moitiés précédentes. Au ciné, il y a l'espoir. (En tant que rejeton de militaire et fils unique, MM a beaucoup déménagé avec ses parents ; les salles de cinéma étaient les seuls foyers qu'il reconnaissait comme tels.) Assis dans une salle de cinéma, à un de nos premiers rendez-vous, j'ai regardé MM à la dérobée, dans le noir. Il a un adorable teint marron. La lumière cinématographique argentée et le noir le rendaient encore plus coloré. J'ai adoré son profil, son long cou robuste et sa posture parfaite. Il avait un air aussi autoritaire qu'une personne susceptible d'être appelée Monsieur, il était aussi beau et gracieux qu'une personne susceptible d'être appelée Madame. Le regardant regarder le film, j'observais la manière dont ses yeux s'ouvraient et se fermaient lentement, comme les plis d'un accordéon. Les films lui emplissaient les yeux.

Quelques films, stars et scènes que nous avons vus et aimés lors de nos premières sorties nocturnes ensemble : les deux actrices si semblables dans la séquence d'ouverture de *Persona*, d'Ingmar Bergman (1966). David Bowie et Candy Clark attirant notre attention par leur grande ressemblance dans *L'Homme qui venait d'ailleurs*, de Nicolas Roeg (1976). Sissy Spacek, alias Pinky Rose, et Shelley Duvall, alias Millie Lammoreaux, dans l'excellent film de Robert Altman *Trois femmes* (1977). Les deux têtes d'affiche sont kinésithérapeutes, avec des jumelles blondes. Au volant d'une voiture, par un après-midi poussiéreux, Pinky dit : « Je me demande comment c'est d'être jumelles ? », puis : « Ça doit être bizarre. Tu crois qu'elles savent laquelle elles sont ? ».

Millie : Bien sûr. Forcément, non ?
Pinky : Je sais pas. Elles échangent peut-être à tour de rôle. Tu vois, un jour, Peggy est Polly, le lendemain Polly est Peggy.

Pinky s'interrompt. Elle a un petit sourire mystérieux.

Pinky : Qui sait ? Peut-être qu'elles sont tout le temps les mêmes ?

Aux yeux de MM, j'ai toujours été Pinky. Je n'en suis pas sûr, je ne lui ai jamais posé la question, mais peut-être savait-il que, comme Pinky, je brûlais d'envie d'être sa moitié bien avant de l'avoir trouvé.

On s'est rencontrés en 1982 – j'avais vingt-deux ans, lui sept de plus – et l'unique fois où je suis parvenu à m'extraire de notre gémellité pendant quelque temps remonte à 1992. Cette année-là, mon K adoré est mort du sida. Le diagnostic avait été posé en 1990, et j'ai passé les années 1990, 1991, 1992 dans une sorte d'hébétude de couple. Je regardais les hommes âgés se promener dans les rues de la ville, bras dessus bras dessous avec leur femme. J'observais les bébés allongés sur le ventre de leur mère, à Central Park, dans des carrés de verdure, à la lumière du soleil. J'observais les ados qui fumaient des clopes, luisants de méchanceté et de jeunesse, qui chuchotaient et riaient en faisant les boutiques de Lower Broadway. Pour moi, ces échanges intimes se valaient tous car ils m'excluaient, jumeau qui avait perdu sa moitié. J'étais un je, un opéra d'émotions au tout petit public, un auteur d'articles relatifs à la culture mais sans voix réelle, qui vivait dans un minuscule studio de Crown Heights, à Brooklyn, un rêve d'amour toujours plus coûteux car il était impossible, en particulier dans les bars gay que je fréquentais parfois à Manhattan, où le sida prenait tout le monde à rebrousse-poil, d'une manière qui n'en étonnait pas certains, surtout ces homosexuels trop indifférents pour être tristes – en tout cas, dans ces bars, les sueurs nocturnes s'immisçaient au cœur des conversations que les gens n'avaient pas, en tout cas, y venir avec son plus proche ami car il s'était fait rejeter par sa famille s'immisçait au cœur des conversations que

les gens n'avaient pas, néanmoins on devait se contenter de ceci : les cols de chemise de tel ami devenaient plus grands ; néanmoins, on devait se contenter de ceci : sa toux et ses difficultés respiratoires dans la petite pièce mitoyenne de ta chambre, à Brooklyn, puisque la tuberculose s'attrapait facilement, tes amis ne voulaient pas que tu l'attrapes, l'amour d'un homme t'attrapait, tes amis ne voulaient pas que tu l'attrapes ; sa peau était aussi fine qu'une pelure d'oignon, il y avait une lésion, il ne pouvait plus contenir sa merde, sans parler du chagrin dans ses yeux, tu ne voulais pas attraper ça ; ses yeux bleus pleins de pourquoi. Provoquant la contraction d'un sphincter, le détournement de ton cœur, une question d'enfant à laquelle tu n'avais pas de réponse, qu'est-il arrivé à nos projets, pourquoi l'avenir advenait-il si vite ? Tu ne voulais pas l'attraper, pas plus que l'amertume de la famille du malade après la mort, ni la bataille des amis pour avoir la plus grosse part du gâteau de mort après la mort du malade, tu ne voulais assurément pas attraper ce qui restait : les sueurs nocturnes, mais dans ta tête, et toute la journée, la course vers une cabine téléphonique pour plaisanter ensemble, mais le numéro n'est pas attribué, ton corps oublie, ou se rue vers l'amour dont tu te souviens, mais il est trop tard, il est dorénavant plus près de la Terre que tu ne l'es toi, et tu ne veux certainement pas attraper tout ça. Donc. Tu cherches, tel Frankie Addams au cours des dernières années de sa vie et dans le livre éponyme de Carson McCullers, ton « *nous* à moi », mais en gardant tes distances. Ton nous se mourait peut-être, mais il était tellement plein d'amour, tous ces

couples dans le parc, les danseurs dans la rue, contrairement à toi, si rancunier envers la tension romantique créée par l'amour, le nombrilisme d'un ennui anéantissant où le deuil t'emmitoufle : *j'ai été assujetti à cela. Voilà ce que cela signifiait pour moi*. L'ego – quelle escroquerie. Et qu'en était-il de la personne qui se désintégrait pour de bon, et de l'impression laissée par ses yeux tristes et sa déveine sur ton atmosphère quotidienne d'air et de buildings ? Il ne peut désormais se fier qu'à toi. Rester sensible au souvenir de ses orteils, ses petites fesses dans ce jean, le bruit de ses talons sur le sol, et sa voix quand il disait « nous », tandis que tu étais au lit à étreindre son agonie dans ton monde dorénavant plutôt bien ordonné, ton monde de santé et de bien-être.

MM et moi avons commencé à nous parler plus ou moins quotidiennement à partir de 1989, pourtant je n'ai jamais été assez à l'aise pour aborder certains sujets avec lui, dont le sida, et le fait que je sois pédé. Quand je l'ai rencontré, j'avais tellement pris l'habitude d'être seul avec ce dernier fait, et je m'étais senti si esseulé avec le premier que, même après la mort de mon K bien-aimé, en 1992, je n'avais pas de mots pour cet aspect de ma vie que la bite transcendait, et avilissait.

J'ai rencontré K en 1981, à New York ; on étudiait dans la même fac. Il avait le plus droit des dos, le plus long des cous – exactement comme MM. Quoique tout juste débarqué du Connecticut quand on s'est rencontrés, et ressemblant, à l'époque, à Montgomery Clift jeune – il ressemblait

à Montgomery Clift vieux au moment de sa mort –, il avait un comportement aussi discipliné et trompeur que celui de MM, ce qui signifie que les affects de K n'étaient pas si éloignés de la manière dont Flannery O'Connor aurait pu décrire quelqu'un comme MM quand elle écrivait : « [Le nègre] est un homme doté de manières très sophistiquées et plein de cérémonie, dont il se sert superbement pour assurer sa protection et garantir son intimité. » Dans son intimité, K tombait souvent amoureux de son contraire – de grands types avec de grands sentiments expansifs ; ce qui l'excitait, c'était d'essayer de les rafistoler et de leur apprendre à se comporter correctement. Nous l'avons toujours déçu.

MM a rencontré K quelques mois après ma rencontre avec MM qui a dit, ensuite : Je vous ai observés entrer dans le restaurant, et j'ai pensé : *Oh, ils sont mariés*. On l'était. À la fac, K étudiait l'histoire de l'art, et moi je l'étudiais, lui. C'est ainsi qu'on reconnaît l'amour : on ne l'a jamais rencontré. Avant même que je sache qui était K, il m'intéressait. Au début, il m'a exaspéré. Assis derrière lui tandis qu'un Tintoret ou un Gorki surgissaient tapageusement sur l'écran dans quelque cours d'histoire de l'art, je voyais le cou de K, sa chemise fraîchement lavée, ses crayons soigneusement taillés, et son empressement à bien faire. Je ne l'ai pas reconnu car je ne reconnaissais rien de tout cela en moi-même. Notre amour était une confusion de non-gémellité, à savoir, on ne reconnaissait rien de soi dans l'autre. On n'était pas amants, ou alors on était amants de toutes les manières possibles sauf une. Je n'oublierai jamais la sensation de nos lèvres lorsqu'on échangeait un baiser pour se souhaiter

bonne nuit. Je n'oublierai jamais la sensation de son petit corps, dans la maladie et dans la santé. Et je ne l'oublierai jamais qui disait : « Oh, mon ours », comme il me serrait dans ses bras pour me dire bonne nuit. Je ne me consolerai jamais de lui, ni du fait qu'il savait que je n'ai jamais compris que, pour la plupart des gens, l'amour et le conflit étaient la même chose et, dans ce cas, qu'est-ce que cela disait de leur amour ? En matière d'amour, K était pragmatique et traditionnel : pour lui, l'amour n'était pas distinct du conflit et le conflit n'était pas distinct du mariage. Lorsque je commençais à m'absenter d'une scène – inévitable accumulation de tension qui est le propre de la proximité avec autrui –, K hurlait : « Ne te débine pas ! » tandis que je grimpais sur son petit lit. (On a produit ensemble certaines de nos meilleures pensées, couchés dans son lit.) Toutefois, sa colère ne pouvait triompher de mon silence, et donc, au bout d'un moment, il renonçait et se mettait au lit avec moi. Un autre jour – à l'époque, K avait terminé ses études, et moi jamais ; il vivait dans l'East Village, je venais de prendre mon petit appartement à Brooklyn –, K m'en voulait pour je ne sais trop quoi. Cette fois, j'ai refusé de me laisser faire. Il est parti, furax, au supermarché ; là-bas, une femme noire a embouti le caddie de K avec le sien. K a explosé – « J'en ai ras le bol, des gens de votre espèce, et de votre colère ! » –, une remarque qui non seulement m'a fait rire, mais m'a fait l'aimer plus encore. C'était en 1987 ou 1988, on n'avait même pas trente ans. K était mince et blanc et il adorait les filles blanches, auxquelles il s'identifiait, comme Mariel Hemingway dans le film *Manhattan* (1979). Avant cela, je n'avais jamais eu l'impression d'être en couple. On faisait

vraiment des choses ensemble. Les seules fois où j'avais l'impression d'être séparé de lui, c'était quand on sortait ensemble dans des bars homos. Dans les bars homos, c'est chacun pour soi. K était une bien jolie fille blanche. En tant que telle, il avait un certain succès, dans ces bars, ce qui me rendait jaloux : le monde ne voyait-il pas qu'il était à moi ? Le monde ne voyait-il pas que j'étais son univers, et lui le mien ? Même si nous avions chacun des petits amis (K plus que moi ; j'étais incapable de supporter, physiquement, mon besoin démesuré d'être aimé et mes émotions démesurées quand je l'étais ; K était fait de l'étoffe du monde et, par là même, d'une étoffe bien plus solide), ils avaient l'intelligence animale de percevoir que le vrai lien était entre K et moi. Inévitablement, un de ses petits amis mais plus probablement l'un des miens, puisque c'était leur seul pouvoir dans notre relation, menaçait de ne pas m'aimer, après tout c'étaient des hommes et ils voulaient toujours en venir là – bref, plus d'un de ces types avaient dragué K après m'avoir quitté. Mais je n'en aurais rien su si K ne m'en avait pas parlé. Une fois, après m'avoir fait savoir qu'Untel et Untel lui avaient fait des avances, K a dit : « Je sais pas pourquoi je t'en ai parlé ! Je sais pas pourquoi ! » Moi non plus je ne le savais pas, mais je savais qui K était, je savais qu'il pouvait tomber amoureux, et qu'il tombait amoureux, de ce que je ne pouvais aimer : le garçon fort en gueule, le garçon qui-prend-toute-la-place, le garçon hystérique, le garçon consumériste, car ils étaient tout autant frappés par le glamour que K l'était par leur glamour de surface. J'avais envie d'aimer K comme mon amant mais j'avais d'abord envie qu'il fasse une croix sur ce genre de personnes. Ne voyait-il donc pas

que je l'aimais plus que n'importe lequel de ces abrutis la bite à la main, et qu'il leur ressemblait parfois quand il essayait de s'en prendre à une partie de moi essentielle, qui m'était propre et ne pouvait être touchée, au sens de Flannery O'Connor ? Les filles blanches étaient-elles toutes ainsi ?

Bien entendu, MM était plus que conscient, sur le plan émotionnel et autre, de ce qui se tramait lorsque K a commencé à s'en aller. MM m'a accompagné aux obsèques de K dans le Connecticut. Il m'a même aidé à faire descendre K dans l'escalier de l'immeuble où K vivait avant sa mort, afin qu'il puisse aller dans le Connecticut voir sa famille une dernière fois. MM avait même dîné avec mon bien-aimé et moi et un autre ami, lors de la dernière Saint-Sylvestre de K sur Terre, en décembre 1991, puis MM l'avait raccompagné chez lui en voiture, s'efforçant de ne pas regarder le corps de K qui abandonnait la vie – quand bien même il portait une cravate. Pendant quelque temps, après leur rencontre, K était parfois pris de tics en présence de MM. Et si K laissait régulièrement libre cours à ses saillies blessantes sans jamais, en revanche, montrer sa jalousie – « Je sais pas pourquoi je t'en ai parlé ! » –, je me demande aujourd'hui si ma gémellité avec MM le submergeait de sentiments qu'il ne parvenait à décrypter. Pendant l'enfance de K, passée dans le Connecticut, s'est déroulé le procès des Black Panthers à New Haven. C'était en 1970 ; il avait huit ans. Un jour, sa mère a emmené ses enfants faire des courses à New Haven. À leur arrivée, sa mère leur a demandé de bien verrouiller les portières parce que « ces Panthères étaient déchaînées ». Et K se souvenait d'avoir

pensé : *Oh, qu'ils entrent, qu'ils entrent*. MM et moi l'avons laissé entrer. La situation a même parfois été plus confuse encore. Un jour, le petit ami de K a organisé une fête pour mon anniversaire. J'avais vingt-trois ans et K vingt. Après la fête, K m'a trouvé au lit avec une femme. Plus tard, au petit déjeuner, K n'a pas décroché un mot avant un moment. Je ne pense pas me rappeler lui avoir demandé ce qui n'allait pas car je savais ce qui n'allait pas. Il a fini par exploser. « T'étais au lit avec B ! » K voulait-il être mon unique fille blanche ? C'était un mariage.

Un jour, MM a écouté mes sanglots, au téléphone, une fois posé le diagnostic de mon bien-aimé : Mais il n'a pas trente ans. Il ne sait même pas qui il est. MM se tenait à mes côtés quand le couvercle s'est refermé sur le cercueil de K et que les pelletées de terre sont venues le couvrir. Une figurine était posée sur le cercueil – un Jésus noir. Avisant ce christ, MM a dit : « Je parie que K ne serait pas mécontent d'être monté par ce Jésus noir. » Et sans entendre ce que MM disait derrière ses larmes, j'ai balbutié derrière les miennes : « Je parie que K ne sera pas mécontent d'être monté par ce Jésus noir. » Puis nous lui avons dit au revoir et MM est devenu pour moi l'unique, pour longtemps.

MM et moi nous sommes rencontrés dans les locaux d'un hebdomadaire alternatif, on travaillait tous les deux pour les pages art ; j'étais rédacteur adjoint de la rubrique, MM graphiste free-lance. En guise d'introduction, timidement, il m'a

fait des cadeaux qu'il estimait susceptibles de m'intéresser : cartes postales, livres, photographies. L'une des premières cartes postales qu'il m'a envoyées était une photographie de Helen Levitt. On y voit deux garçons de couleur dans une rue de New York, dans les années 1940. Un garçon fait face à l'appareil photo ; l'autre lui tourne le dos. Leurs bras sont liés. On dirait deux faces de la même pièce de monnaie, comme Janus. MM m'a passé une pièce de théâtre : *John Gabriel Borkman*, d'Ibsen. Des sœurs jumelles brûlent du désir d'être aimées par le même homme, ou de l'écraser. Il meurt. À la fin, les jumelles acceptent d'être « deux jumelles… pour une seul âme ». Grâce à MM, j'ai aussi lu *Ida*, de Gertrude Stein – il adorait son œuvre. Dans le roman, Ida, l'héroïne, rêve d'une jumelle. Elle écrit des lettres à sa jumelle imaginaire, elle aussi appelée Ida. « Ida ma chère sœur », inaugure une de ces lettres. Puis, poursuivant : « Es-tu belle aussi belle que moi Ida ma chère sœur, dis-moi, et si tu l'es peut-être que je ne le suis pas[1]. » MM m'a offert une cassette VHS : *L'Amour parmi les monstres* (1951). Deux vraies sœurs siamoises, Daisy et Violet Hilton, jouent dans ce film de fiction qui relate leur combat pour l'amour, avec pour toile de fond le milieu du show-business. Pourtant, aucun homme ne pourra les séparer ; elles sont émotionnellement « enchaînées pour la vie[2] ». Puis il y a eu *Thought to Be Retarded*, écrit et conçu par MM lui-même. Le texte se fondait sur une performance réalisée en collaboration avec le photographe Daniel Lerner. Leur pièce

1. Trad. Daniel Mauroc, Éditions du Seuil, 1978.
2. Traduction littérale du titre du film *Chained for Life.*

s'inspirait de l'histoire de Grace et Virginia Kennedy, célèbres jumelles américaines d'origine allemande, nées en Géorgie au début des années 1970, qui ont développé leur propre langage et ont été « soupçonnées de retard mental » parce que leurs parents, les travailleurs sociaux et les orthophonistes, tous autant qu'ils étaient, ne parvenaient pas à les comprendre. (Les filles Kennedy ont été le sujet de l'exceptionnel documentaire de Jean-Pierre Gorin, *Poto et Cabengo*, sorti en 1980.)

MM et moi avions tous les deux eu, pendant l'enfance, le sentiment que notre langage était assez incompréhensible, inintelligible pour notre entourage. Il avait passé son adolescence dans des bases militaires en Angleterre, en France et en Allemagne, alors qu'avant l'adolescence je n'ai pour ma part jamais directement frayé avec des Blancs. Les parents de MM, des nègres américains de classe moyenne venus du Midwest, étaient allés travailler en Europe pour échapper, si une telle chose est possible, au racisme. (Le père de MM donnait des cours de chimie, niveau études supérieures, dans diverses bases militaires, sa mère y occupait un poste administratif.) Mais son père avait emporté ce racisme avec lui. Comme de nombreux hommes de son milieu, son racisme était purement contrephobique : il révérait les Blancs. Que son fils unique demeure, aux yeux de ce père colérique, perpétuellement décevant, incapable de réussir son assimilation – une mission impossible ; MM était un enfant noir dans un monde blanc ; dans ce monde, qu'importe le nombre de fois où il serait célébré ou pris pour un con, il serait toujours noir – n'était qu'une petite crucifixion parmi toutes celles que MM endurait pour son

père. D'autres clous et échardes : l'impression irréfragable qu'il ne savait vraiment pas pourquoi il était ici, dans le monde. Il n'avait pas de *je* car il n'avait pas de pays. Il ne pouvait se contenter d'avoir sa masculinité car c'était une chose malsaine, malade et dominatrice – comme son père.

À la fin des années 1970, MM, lecteur vorace, a commencé à entendre parler de lui-même, de façon fragmentaire, non pas dans Piri Thomas ou Eldridge Cleaver mais dans Shulamith Firestone, Ti-Grace Atkinson, Carolee Schneemann et Robin Morgan : des femmes plus ou moins issues du même milieu que MM, et qui, pendant leur enfance, avaient connu à peu près la même chose que lui avec son père : ce qu'il en est d'être soumises à la violence émotionnelle car on appartient à autrui, on est sa propriété. MM et sa mère ont été élevés dans ce que Shulamith Firestone appelle l'« expérience commune de l'oppression ». À la différence de son fils, elle y croyait : sa douleur n'était-elle pas la douleur qu'on endure pour sa famille ? Plus tard, MM résisterait à des montagnes de douleur, pour sa famille. Mais au début des années 1970, il a fait deux choses : il est parti, dans la mesure où c'était possible. À savoir, MM s'est engagé plus profondément dans son avenir, mais son passé lui en a tenu rigueur. Il avait des espoirs illimités, mais son passé n'était pas du même avis. En quittant sa ville natale, il embrasserait des Blanches, ou bien elles l'embrasseraient, sans attente et avec toutes les attentes, et puis – parfois – il reviendrait vers moi et il m'aimerait comme il avait été aimé par le passé, cheminant

dans la Forêt-Noire ou je ne sais où, à la suite de ses parents, coiffé de sa casquette Eton, se posant mille questions sur les vers de la forêt tout en s'offrant comme public à la folie de ses parents, dont la tragédie conjugale d'acceptation et de rejet paraissait ne devoir jamais cesser, une forme théâtrale que de nombreuses mères, notamment, tentent de justifier en disant : On reste ensemble pour les gosses. C'est le premier mensonge familial. Ce n'est jamais pour les gosses. Pourquoi aucune mère, pas même celle de Hamlet, n'a-t-elle jamais reconnu ses pulsions libidinales, en disant ce sombre connard ou cette espèce de taré travaille pour moi, je ne pourrais jamais, dans le monde, faire ce que lui fait, être aussi indomptable, terrible et sans limites, je suis une femme, confinée de par mon sexe, à qui le passage à l'acte est interdit puisque d'autres vies, les vies de mes enfants, dépendent de moi, en revanche mon époux passe à l'acte pour moi, quel frisson lorsqu'il vient se fracasser contre la cage de ma propriété. Ce qu'aucune mère dans l'Histoire, pas même celle de Hamlet, n'a jamais été capable de concevoir clairement, et encore moins de reconnaître : mon époux n'est peut-être pas au goût de notre enfant.

Dès notre rencontre, MM et moi avons été l'un pour l'autre une galerie des glaces, est-ce bien moi qui regarde mes parents, ou bien MM qui regarde les siens ? Était-ce l'esprit de compétition de ma mère qui l'avait poussée à faire de son mariage une inoubliable œuvre d'art, plus ou moins rafistolée à la colle, tout en disant : Qui aurait pu en tirer quelque chose de meilleur ? Moi, ou ton père ? Une minute. Qui disait cela ? Ma mère ou celle de MM ? Était-ce la mère de MM ou la mienne que

nous aimions plus qu'elle ne pouvait le comprendre, détestant qu'elle traite son corps comme un objet destiné à être manipulé par des mains d'homme, une chose qui renforçait son idée de l'autorité masculine, qu'elle admirait à sa façon, alors même qu'elle admirait et n'admirait pas la répudiation de cette idée par son fils, car ce rejet la rendait honteuse du besoin qu'elle en avait, il n'y avait donc rien à faire à part rejeter le fils, jugé faible, poète, une lopette débordante d'affection qu'il fallait bien tolérer et parfois vilipender. Qui pouvait la chérir de nourrir de telles pensées ? Qui aurait pu le dire ? MM et moi étions l'un pour l'autre une galerie des glaces, chacun une espèce de Marvin Gaye dans notre rapport à nos pères respectifs, mais MM est parti, il a quitté l'Europe pour les États-Unis. Je ne peux supporter cette partie de l'histoire, la partie il-est-parti, même si c'était la meilleure chose qui pouvait lui arriver, et ça l'était, car elle présage le fait qu'il partirait loin de moi, qui suis le symbole absolu de son isolement de petit garçon.

J'en ai bavé, avant qu'il débarque. J'avais ce qui s'appelle la teigne. Je me grattais le cuir chevelu et le retrouvais sous mes ongles, en rognures gerbi. J'étais un Caliban prépubère défiguré par une peau squameuse ; j'avais du pus dans la cervelle. Ma tête était un tas de fumier. Mes ongles s'enfonçaient dans ce qu'eux, les adultes, appelaient teigne, ou eczéma, et j'en avais des frissons le long de la colonne vertébrale – une « douleur » érotique sur laquelle il me tardait de mettre la main. Sur moi, ma casquette Eton en laine grise paraissait

miteuse. Il y avait MM avec sa casquette Eton et sa forêt de vers, et moi coiffé de la mienne, attendant qu'il débarque. Mes camarades – les autres enfants – risquaient la contagion s'ils touchaient ne fût-ce que ma casquette, sans parler de ma sphère malsaine qui, maintenant que j'y pense, ressemblait un peu aux parties génitales d'une femme ; les garçons la visaient avec des boulettes de papier mâché.

Mon infirmité prenait pour assise l'arrière de mon crâne, juste au-dessus de la nuque. Ma teigne était ma débectante amie ; elle n'avait pas d'autres amis mais tant d'enzymes qu'une fleur sombre aurait pu y être plantée. Ma teigne était philosophe. Elle avait une certaine idée du monde, de moi. Une chose qui rendait ma teigne malade, c'était mon narcissisme – un narcissisme que je n'exprimais presque jamais en présence des bien-portants. Mon narcissisme ne relevait pas de l'amour-propre mais de la furie que m'inspirait mon être galeux, qu'aucune manifestation d'amour, de la part de mes parents comme de mes frères et sœurs, ne pouvait apaiser. Le narcissisme était partagé dans ma famille. Ils ne voyaient en moi que l'extension mignonne de ce qu'ils estimaient mignon en eux-mêmes. Si j'exprimais, mettons, une aversion pour l'œillet d'Inde, ils en étaient choqués : j'étais trop mignon pour contredire les fleurs. J'ai vite appris à me taire, et à laisser libre cours à mon imagination, ou à la circonscrire comme ma portion de gerbe.

Ma teigne était tout autant infestée de désir que moi. Mon corps et mon âme formaient un cloaque saumâtre et croupi d'appétence sexuelle. Papa n'aime pas ça chez moi, et moi je n'aime pas Papa, mais mon corps se languit de lui.

Papa dit que je suis bizarre, qu'il ne comprend jamais de quoi je parle. Quand il vient rendre visite à ma mère, il dit, Bordel-de-Dieu-de-chiotte-oh-putain-fait-chier, et Hein ? chaque fois que j'ouvre la bouche pour parler ; par conséquent, je le fais peu. Papa m'excite parce qu'il ne me trouve pas mignon ; il me fait redoubler d'efforts pour gagner son admiration.

Il sait que je passe beaucoup de temps dans la grande bibliothèque de Grand Army Plaza, à Brooklyn, à lire des livres. Ce qu'il ne sait pas, c'est que, lorsque j'y suis, j'écoute aussi des enregistrements réalisés par des acteurs grandioses qui lisent de la poésie, de la prose et des pièces célèbres, afin d'apprendre à parler avec autorité et raffinement pour mieux captiver mon père, telle une sirène pleine de pus. J'écoute des filles blanches comme Glenda Jackson qui joue Charlotte Corday dans la pièce de Peter Weiss, *Marat-Sade*, car elle n'est ni raffinée ni mignonne dans le rôle de l'anarchiste au couteau : c'est une superbe hystérique, tapageuse comme la pire des fleurs. Elle contredit ma famille à ma place. L'un des interlocuteurs de Charlotte la supplie de se détourner de ses diverses haines et qu'elle « contemple les arbres / contemple le couchant rose / et ne pense plus à ces choses / goûte la tiédeur de l'été la brise / où ton beau sein palpite ». Charlotte en est incapable. « Quelle est cette ville ? demande-t-elle. J'ai vu des marchands / à tous les coins de rue / ils vendent de petites guillotines / au couperet minuscule et tranchant / et des poupées pleines de lymphe rouge / qui jaillit du cou quand on les décapite / Quels sont ces enfants / qui jouent

si bien à cela / et qui rend les sentences / qui prononce les sentences[1] ? » demande-t-elle.

Tout comme Charlotte Corday, je peux détester les œillets d'Inde. Le ton féroce de Glenda Jackson m'encourage à imaginer que Papa traîne son grand corps de Papa jusqu'à moi parce que j'en ai envie, parce que je suis, en fin de compte, tout ce dont il pourrait avoir besoin : un être susceptible de s'exclamer d'une voix suraiguë, J'ai une sainte horreur des œillets d'Inde ! Il mord ma teigne à pleines dents et dévore les morceaux rouges décollés par le pus, tout comme ma sœur aînée mangeait des pétales qu'elle arrachait aux fleurs rouges : avec délectation. Je ne suis pas un enfant. Je suis un juge. J'ai gagné en maturité en cultivant mes appétits, qui nourrissent mon imagination, l'unique chose à laquelle Papa n'a pas accès, l'unique chose qui peut me permettre de le transformer en un captif amoureux.

Mais MM est parti. En 1975, il est rentré tout seul en Amérique, prétendument pour aller à la fac, sauf qu'il n'y a jamais mis les pieds. À la place, il a commencé à fréquenter des féministes new-yorkaises, certaines écumaient les forêts des Berkshires à poil armées d'un arc et d'une flèche, à la recherche d'hommes à tuer, d'autres enfonçaient la pédale d'accélérateur quand elles voyaient des hommes traverser la route. Dans ce milieu, MM est devenu une épouse, se vouant à l'œuvre d'un grand nombre d'amies et amantes et reléguant

1. Peter Weiss, *Marat-Sade*, trad. Jean Baudrillard, L'Arche, 2000.

la sienne au second plan ; c'était le minimum qu'il pouvait faire : il avait eu un père, et il en avait soupé de tout cela. À l'époque où je l'ai rencontré et où j'ai rêvé de devenir sa femme, MM se décrivait parfois comme une lesbienne séparatiste. Aucun homme ne pouvait l'avoir.

Il m'a attiré dès le premier jour car je suis toujours attiré par les gens qui ne sont pas moi mais sont. Son intérêt pour moi était moins clair. Je le faisais rire, sans doute. Peut-être était-il sensible au fait que je ressemblais alors à une colleuse de timbres *old school*, avec mon cou épais, mes petites boucles d'oreilles en or, pas de maquillage et mes cheveux coupés court et rasés sur les côtés. Il savait aussi, ce qui le faisait glousser, que j'étais un homo qui ne suçait pas de bites blanches : je m'y refusais, objectant que le monde les suçait déjà bien assez. Sans nul doute, il appréciait que je vienne d'une énorme famille de femmes. Il aimait indiscutablement mes histoires sur mes parents, immigrés de première génération venus des Antilles, qui n'avaient pas été éduqués pour devenir des nègres professionnels, et ignoraient tout de la manière dont on était censé sauver les apparences : ils ne s'étaient jamais mariés et, pire encore, n'avaient jamais vécu ensemble.

Mais, comme le père de MM, mon père n'aimait pas les hommes, moins parce qu'il voulait m'écraser – cela aurait nécessité une proximité qui ne l'intéressait pas le moins du monde – que parce qu'il jugeait que c'étaient des tripatouilleurs de nichons intrusifs, enfantins, rustres – ce qu'il

était trait pour trait, et ce qu'il accusait ses fils d'être sans connaître grand-chose à leur sujet. Un jour, j'ai gagné un prix de poésie à l'école élémentaire, et ma mère m'a incité à serrer dans mes bras mon père qui nous rendait visite ; elle savait qu'il était incapable de le faire mais elle savait aussi que je n'aurais pu, dans une certaine mesure, écrire ce poème sans lui ; Papa et son incessant babil téléphonique étaient l'une des sources de mon « art ». Comme je me tenais devant lui, rigide et impavide, il m'a pris dans ses grands bras – mon père était grand ; je deviendrais grand moi-même ; j'avais envie d'un homme plus grand encore qui me serre dans ses bras de sorte que je puisse éprouver, adulte, ce que l'étreinte de mon père m'avait fait éprouver : je ne voulais pas devenir grand quand je serais adulte – et il a chuchoté : Quand j'avais ton âge, moi non plus je n'aimais pas que mon père me serre dans ses bras. MM comprenait tout cela. Ou, plutôt, ce que cela avait généré en moi : une horreur de mon je, puisque cela signifiait être un lui – mon père.

Au cours d'un de nos premiers rendez-vous, MM et moi avons fait une promenade. C'était le début du printemps ; on sortait du travail. MM s'était affublé avec son panache habituel : un manteau en cuir rigide qui lui descendait jusqu'aux chevilles, une cravate bleue à pois blancs, des souliers Richelieu marron, et un chapeau mou marron. J'adorais ses atours entièrement adultes ; ils me soulageaient de la responsabilité d'être adulte ; en sa compagnie je rapetissais, avide de sa protection. MM était un esprit qu'on ne voulait pas contrarier. Au cours de notre promenade, on s'est mis à parler

des endroits où on avait déjà été, ou bien où on espérait aller. Je m'apprêtais en fait, quelques jours plus tard, à rendre visite à un ami à Amsterdam. De but en blanc, j'ai demandé à MM s'il aimerait se joindre à moi, pour rigoler un peu, et à ma grande horreur il m'a répondu oui. C'était comme s'il me maudissait dans une langue baroque, étrangère. Que pouvait-elle bien signifier – son acceptation ? Qu'en était-il de cela : mon père me proposant de m'emmener en centre-ville en taxi – durant l'adolescence, j'ai suivi des cours de maths l'été – mais, avant que j'aie eu le temps de monter en voiture, il s'est rué dedans et a claqué la portière en criant : « À plus tard, andouille ! » et le taxi s'est éloigné. Qu'en était-il de cela : mon père me disant que j'irais de « Shakespeare aux chiottes » si je ne cessais pas de traîner avec mes copains, pour autant que j'en aie. Qu'en était-il de mon père agissant ainsi : refusant de se lever, et plus encore de jeter le moindre regard aux copains qu'il m'arrivait de faire venir à la maison, surtout s'ils étaient blancs, ou parfois si c'étaient des femmes ?

Rétrospectivement, comment mon père pouvait-il m'aimer ? J'étais la partie de lui qui avait envie d'écrire, et écrirait, mais qui n'en faisait rien. J'étais la partie de lui qui avait envie d'aimer, et aimerait, mais n'en faisait rien. Et pour preuve : MM. Il viendrait à Amsterdam avec moi. Ô Amsterdam, ville de canaux ! MM écoutait ce sur quoi j'écrivais même lorsque c'était banal ou ennuyeux, et y trouvait quelque chose de moi qui permettait son soutien et ses éloges. Il me cherchait dans le moindre recoin d'Amsterdam, puisque j'aimais tant la ville, dans le moindre canal, dans sa platitude, dans les vagues en

provenance de Haarlem, dans sa célèbre permissivité, ses nuages et ses harengs. Mais comment me trouvait-il, là, sur Lower Broadway ? Cette information, délivrée de manière si désinvolte, me faisait disjoncter : il viendrait avec moi, et il m'aimerait. Mourrait-il de cet amour ? Serait-ce moi ? Devrais-je en fin de compte porter le deuil de ce souvenir du Lower Broadway, des crissements de son manteau cache-poussière, et devrions-nous aller à Amsterdam ensemble, lui et tout un pays ? Son existence était trop. J'ai cherché mes mots maladroitement, et trouvé une excuse : oh, j'allais séjourner chez un ami, c'était trop petit chez lui, peut-être une autre fois, en s'y prenant à l'avance ? MM a souri. Il connaissait assez l'amour – ou, plus exactement, ses propositions et ses refus – pour s'effacer, ne rien dire, et sourire.

À mon retour d'Amsterdam, il a continué de se lier à moi par métaphores, selon la manière dont il m'avait initialement abordé. Il expliquait notre « nous » non pas par un contact direct ou les mots mais par le truchement d'artefacts, tous ces livres et ces films, ces cartes postales et ces films, avec « on » ou « nous » comme sujets, comme s'il avait pu y en avoir un autre. MM me faisait ces dons – les films et les livres, etc. – parce qu'il savait, aussi, que j'étais comme tout le monde, sauf lui : je m'identifiais aux autres. Ses cadeaux étaient les cartes routières vers notre amour, la vallée de l'inconditionnel.

À mesure que notre amitié naissait, la plus étrange chose s'est produite : la plupart de nos connaissances ont abusé d'adverbes dans leur précipitation pour condamner – violemment,

passionnément – le fait que nous devenions un nous. Nous étions une chose sombre, imprévue : deux messieurs de couleur évoluant dans un milieu new-yorkais essentiellement blanc (milieu où convergeaient art, mode et journalisme) qui ne s'exploitaient pas l'un l'autre, ni n'exploitaient leurs caractéristiques physiques patentes – leur couleur de peau et leur masculinité – dans le but de s'attirer sympathies politiques ou promotions sociales. Les gens, nous voyant, se disaient qu'on était vraiment maléfiques. Qu'on avait des têtes pointues et des langues fourchues. Qu'on portait de la fourrure et qu'on n'avait aucun des droits des animaux. Qu'on connaissait les douze étapes mais qu'on faisait l'économie de l'intimité. Qu'on trahissait chaque confidence et jugeait sans impunité. Qu'on glorifiait les femmes puis les dénigrait. Qu'on était les mentors de jeunes garçons dans l'unique but de les corrompre. Qu'on empruntait de l'argent sans songer à le rendre. Qu'on était indolents et craquelés d'ambition. Qu'on était des soiffards s'abreuvant au puits sans fond de la convoitise. Qu'on était des homos honteux de notre hétérosexualité. Qu'on était des impies fous de Dieu l'ayant abandonné pour une chatte bien serrée, des cartes de crédit à gogo, et des godillots défoncés[1]. Qu'on avait naguère eu les mâchoires serrées mais qu'on parvenait toujours à se repaître de nos ennemis. Qu'on vendait père et mère et

1. Référence à Earl Butz, membre du gouvernement sous la présidence de Nixon et Ford, qui avait répondu alors qu'on lui demandait pourquoi les Noirs américains avaient tendance à ne pas voter républicain : « Je vais vous dire de quoi les nègres ont envie. Ces trois choses : d'abord, une chatte bien serrée ; ensuite, des godillots défoncés ; et enfin, un endroit chaud où chier. »

enfants sur le fleuve pour ensuite les observer s'asphyxier dans un océan d'amertume adulte. Qu'on était racistes, en particulier envers les nôtres. Qu'on était matricides, en particulier envers nos mères. Qu'on n'était rien de tel que le « on », ou le « rien que nous » des chansons, des adorables moments d'unité qu'on réduisait au silence chaque fois qu'on entrait dans une pièce, étant donné notre accoutrement « criard », notre conversation.

Nous avons affronté ces fronts de si nombreuses fois : les femmes blanches ne s'étant quasiment jamais rien vu refuser et concevant de l'aigreur à mon égard et à celui de MM car elles ne pouvaient faire partie de « nous », mais persistaient à être séduites par nous, faisant fi de toute raison, puisqu'elles vivaient pour être déçues ; les hommes blancs désirant me baiser pour s'amuser et qui prenaient ombrage de la présence de MM car il était perçu comme l'incarnation de ma conscience, qui ne pouvait être profanée ; des femmes noires qui nous traitaient de phénomènes de foire puisque, en quelque sorte, on représentait leur rapport tordu à leur corps et aux autres femmes noires ; des artistes noirs ambitieux, de sexe masculin, prenant ombrage de notre présence, surtout car MM et moi-même ne suivions pas les règles qu'ils avaient suivies dans leur quête de succès – un triste jeu décrit par James Baldwin dans son essai « Hélas, pauvre Richard » (1961), au sujet de son jumeau ou son père spirituel, et son ennemi occasionnel, Richard Wright :

> Par exemple, un de mes amis les plus chers, un écrivain noir qui habite maintenant l'Espagne, est resté à tourner autour de moi, et je suis resté à tourner autour de lui,

> pendant des mois, avant que nous nous parlions enfin. Un Noir qui en rencontre un autre à un cocktail […] ne peut s'empêcher de se demander comment l'autre a pu s'introduire ici. Le problème est le suivant : joue-t-il franc jeu ou bien n'est-il qu'un lèche-bottes ? […] Les Noirs savent les uns des autres ce que l'on peut appeler ici des secrets de famille, ce qui veut dire qu'un nègre, s'il le veut, peut déjouer les manèges d'un congénère. […] Par conséquent, un Noir "exceptionnel" observe un autre Noir "exceptionnel" pour voir jusqu'à quel point cette mystification a réussi et de quel comique amer elle s'est investie. Les alliances, dans le grand cocktail du monde de l'homme blanc, se fondent presque uniquement sur cette base, car si vous êtes tous deux capables de rire, vous avez bien de quoi vous amuser. Par contre, s'il n'y en a qu'un qui peut rire, inévitablement, c'est de l'autre qu'il se gausse[1].

On était tristes quand, dans les fêtes, tous ces nègres ne pouvaient pas nous regarder dans les yeux. Mais on comprenait. Aucun récit ne nous précédait. Pour nous, Harlem n'était pas la Terre promise, pour reprendre les termes de Claude Brown. On ne considérait pas qu'on était « chassés de la lumière », contrairement à James Baldwin. On ne souffrait pas de la crise existentielle qui afflige certains intellectuels nègres, ainsi que le présumait Harold Cruse. On n'était pas à l'ombre, comme aurait dit Eldridge Cleaver. On n'était pas des évadés

1. Trad. Jean Autret, Gallimard, 1963.

des histoires « Simple » de Langston Hughes. On n'avait rien en commun avec le Bigger Thomas de Richard Wright, pas plus qu'on ne portait de masques blancs, comme aurait pu le déduire Frantz Fanon, à tort. On ne voyait aucun point de référence dans *The Life and Loves of Mr. Jiveass Nigger*, de Cecil Brown. On ne comprenait pas le besoin de Sammy Davis Jr. d'être aimé non pas par une personne mais par des milliers, ainsi que cela est détaillé dans son autobiographie, *Yes I Can*. On était certes de couleur mais pas assez versés dans le noir pour être susceptibles de piquer l'intérêt d'Iceberg Slim. On n'était pas potes à la manière des jeunes prolos de John Edgar Wideman, à la dérive autour de Homewood. On n'était pas nés de quoi que ce soit dont Nathan McCall ou Ishmael Reed, dans ses livres récents, à coup sûr, aient pu juger digne de parler. Bref, on n'était pas votre histoire nègre lambda, ni votre histoire nègre habituelle. On ne se sentait pas coupés du monde parce qu'on était de couleur. On ne voulait pas rejoindre le plus vaste monde par le truchement de la violence ou de la manipulation. On n'avait pas le moindre intérêt pour le conte sentimental qui est devenu le corollaire du corps nègre de sexe masculin : l'incarnation de l'isolement. On s'avait l'un l'autre, et c'était une autre histoire digne d'être racontée.

La plupart du temps, personne ne paraissait comprendre de quoi on parlait. Les gens n'avaient aucun contexte auquel s'accrocher, mis à part leur peur et leur incompréhension face à deux hommes de couleur qui étaient ensemble sans être des amants, des clodos, des fous. Parfois, pour plaisanter, je demandais tout haut à MM si nos paroles sonnaient ainsi à

leurs oreilles : *Ougga bouga. Wittgenstein. Mumbo jumbo ougga bouga, aussi, Freud, Djuna Barnes, a hatchi ! Mumbo lachiniki jumbo Ishmael Reed et Audrey Hepburn.* Et puisque les autres ne nous comprenaient pas, la signification nous était assignée. On n'était pas dignes de confiance. On ferait bien d'aller voir un psy. On ne devrait pas passer autant de temps ensemble ; on ne se faisait que du mal. On devrait passer plus de temps dans le milieu de l'art, séparément, de sorte que MM puisse développer sa carrière d'artiste. On devrait mener chacun sa barque, séparément, puisqu'une chose telle que la fidélité n'existait plus.

Ce serait mentir de dire que ces diverses opinions – en fait, une seule et même opinion – ne m'affectaient pas : j'ai vécu assez longtemps à New York pour savoir que n'importe quel type d'échec est considéré comme contagieux. Mais une autre chose l'a emporté sur mes peurs : quand j'étais avec MM, quand on formait un nous, j'avais envie de me loger dans la pensée de MM. Elle était si grande et si bien éclairée, comme une vaste maison solidement campée sur la berge d'un fleuve.

On se raconte des histoires dans cette maison, grandement préservées du vacarme de la peur éprouvée par les autres, et cela est resté à peu près vrai jusqu'à ce que notre nous commence à se désintégrer, en 2007, une séparation qui, pour nous, a tué le monde. Mais cela a eu lieu plus tard. Pour l'instant, le monde est entier. On est en 2000, j'ai quarante ans, et j'ai enfin un vrai foyer. J'ai posé mes sacs devant la porte de MM. La maison elle-même est constituée de sa peau

et de sa pensée. Non loin, les lilas fleurissent sur la porte du jardin. À moins que ce ne soient des jacinthes ? « Les hommes que je fus s'estompent au lointain[1] », a dit Borges. Et pourtant ce sont de ces personnes – outre mon je – que MM veut entendre parler ; il dit qu'elles font partie de qui j'étais. Oh, Seigneur, n'y mets jamais un terme : son odeur est à nulle autre pareille sur cette Terre, le son de sa voix est à nul autre pareil sur cette Terre. (La voix de MM est si profonde qu'on lui demande souvent de parler plus fort, or il parle toujours fort.) J'aime écouter ce qu'il dit plus que je n'ai jamais aimé écouter quiconque. Un jour, j'avais écrit un article que MM avait apprécié, et il a dit : « Maman aime bien. » Un jour, comme on traversait une rue de l'East Village avec une amie, elle s'est exclamée, dans un soupir : « Jésus Marie Joseph », et MM a répliqué : « Entre autres homélies ». Un jour, après qu'une fille blanche m'avait insulté au sujet de mon poids, MM avait dit à son sujet : « Je sais comment Daisy pourrait perdre trois kilos. Coupe-lui la tête. » Une autre fois, alors que je décrivais ma rencontre inopinée avec une fille blanche qu'on admirait tous les deux, MM, toujours affamé de style, a dit : « Est-ce qu'elle était habillée ? » À propos d'une autre personne à qui je mourais d'envie de me fier – je mourais toujours d'envie de me fier à autrui ; je transformais la vie en fiction, ou en fiction écrite ; je mourais d'envie que les gens

1. Jorge Luis Borges, « Le Labyrinthe », trad. Jean-Pierre Bernès et Nestor Ibarra, in *Œuvres complètes*, II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976.

ne soient pas ce qu'ils étaient, une autre chose que MM me pardonne, et me pardonnera toujours, même lorsqu'il doit se fader la brouille, qui est fréquente, que Dieu le bénisse –, MM a dit : « Je pourrais lui confier environ cinq dollars. » MM excelle dans l'art de ne pas se faire prendre pour un con. Son incapacité à fictionnaliser la vérité – une habitude dont j'ai hérité de ma mère, qui vivait toujours dans l'espoir d'un jour meilleur, elle est morte en espérant un jour meilleur ; je soupçonne MM de ne pas souhaiter que je meure avec de tels espoirs floconneux aux lèvres – est la raison pour laquelle je m'accroche à lui, mon protecteur, ma vérité.

J'adore écouter ses histoires. Dans sa jeunesse, à l'époque de son retour en Amérique, MM a fréquenté des lesbiennes séparatistes blanches dans une ferme ; il y a planté de la bardane, mangé des pancakes froids, et lu *Notre corps, nous-mêmes*. L'époque était ainsi. Tout le monde, dans son milieu, portait des sandales de plage en plastique, sauf MM ; il avait les pieds trop plats. Une nuit, l'une des filles a fait des avances à MM ; elle voulait devenir intime avec lui ; ce serait un prolongement de sa merveilleuse conversation. MM a refusé ses avances ; elle a voulu savoir pourquoi. Ils en ont parlé pendant des heures, à décortiquer et décortiquer. Le lendemain, MM est parti. Il ne voulait pas entacher son utopie par sa propre présence. Il a refoulé son hétérosexualité pour en préserver les femmes.

Un jour, dans sa maison – une maison dotée d'une quantité

de couloirs gênants qui rappelaient parfois quelque chose de maternel, je ne sais pourquoi –, j'ai demandé à MM comment avait été sa vie parmi les lesbiennes. Il a répondu : « Tu veux dire, les femmes ? » MM a cette façon d'escamoter une catégorie – les lesbiennes – en remontant à la racine. On est en 2000, ou dans ces eaux-là, et je me rends chez MM. Il a un studio à Chelsea ; il y photographie tout un tas de femmes pour des magazines queer et, de temps à autre, une pochette d'album. J'adore ses photos ; on dirait l'œuvre d'un cartographe qui s'attache à rendre un rêve. Je suis assis dans le métro, les lumières défilent mais pas les gens. Ils se tiennent debout, au-dessus de moi ou autour de moi, et je vois que nous sommes tous les mêmes, qu'aucun d'entre nous n'est une femme blanche ou un homme noir ; plutôt, nous sommes une série de bouches, et chacune de ces bouches a besoin d'être remplie : par une chose humide ou sèche, comme l'amour, ou inconnue et savoureuse, comme l'amour. Et il y a ma bouche, aussi, et elle est pleine de MM, pour ainsi dire, y compris de son idée que la race ne compte pas tant que cela dans son monde de – à part moi – femmes.

Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Il est impossible de savoir si les femmes avec qui MM a entretenu des liaisons l'auraient aimé comme elles l'ont aimé s'il n'avait pas été noir, mais je hasarderai l'hypothèse que sans doute pas, tout comme MM lui aussi avait son genre. Selon les termes d'un universitaire : il n'y a pas de récit neutre. Bien sûr, tout cela contredisait le rapport prosaïque de MM à la vie, ses trottoirs et les comptoirs graisseux de ses bouis-bouis, tout comme les choix d'objets

de MM contredisaient sa tendresse. Car les femmes de MM partageaient ceci : elles riaient des malheurs des autres. MM et moi ne riions pas des malheurs des autres, mais voici un autre axiome de MM : les gens ne couchent pas ensemble parce qu'ils sont semblables. MM adorait être un éducateur. Il était drolatique et sage. Il a dit un jour, à propos d'un certain nombre de femmes de sa connaissance : D'accord, elles peuvent avoir plusieurs orgasmes, mais ce qui les fait vraiment grimper au rideau, c'est un loyer pas cher. Sa patience gargantuesque a eu une influence énorme sur un certain nombre de jeunes femmes qui manquaient d'éducation et qui, pour s'en sortir, misaient tout sur la posture. Cela m'intéressait au plus haut point : les amantes de MM avaient, à profusion, les caractéristiques qu'il voulait précisément mater, à savoir le genre de traits qui l'attiraient chez les stars de cinéma qu'il aimait le plus, aussi. MM à propos de Bette Davis : « Laide et pleine de morgue ? Fabuleuse. » MM à propos d'Elizabeth Taylor : « Je l'adore dans presque tous ses films. On a l'impression qu'elle est toujours en train de dire : "Vous êtes trop con pour comprendre ce que je dis ?" » Il adorait aussi Janet Shaw, qui jouait la serveuse laconique et je-m'en-foutiste dans le bar louche du film d'Alfred Hitchcock, *L'Ombre d'un doute* (1943), et n'importe quel film avec Grace Zabriskie. En fait, l'une des premières œuvres vidéo de MM montrait des images de Zabriskie puisées dans le merveilleux film de Gus Van Sant *My Own Private Idaho* (1991). Dans l'extrait utilisé par MM, Zabriskie, debout dans une pièce, observe un tapin (River Phoenix) d'un œil froid et appréciateur. Elle se déplace